

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 70

Artikel: Chanterie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en forme de crénaux, ce qui faisait de cette tour un bastion à cinq étages.

(La fin prochainement.)

CHANTRIE

— Voisin ! Eh ! voisin Chantrie ! ouvrez-moi, crie du dehors une voix d'homme qui fit tressaillir toute la maisonnée assemblée autour du feu dans la salle basse.

Aussitôt le maître se leva et fit entrer celui qui appelait et dont les vêtements étaient couverts de neige, car elle tombait dru, la belle neige immaculée.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est bien de venir, malgré ce vilain temps, passer la veillée avec nous et...

— C'est que je ne viens pas passer la veillée, interrompit le nouveau venu ; je me rends au village où j'ai affaire, et voici que je viens de heurter, en passant contre le mur de votre maison, le corps étendu de quelque chemineau, sans doute. Je l'ai appelé sans qu'il réponde et secoué sans qu'il bouge. Faudrait voir.

Immédiatement tous ceux du logis se précipitèrent dehors et entourèrent le corps inerte que la neige recouvrait d'une couche déjà épaisse.

— Un vaurien, peut-être... suggéra l'un des domestiques.

— Il ne nous fera toujours pas de mal en ce moment, répliqua le fermier. Aide-moi à le porter, et moi, femme, mets vite un matelas à terre, près du feu.

En moins de cinq minutes, les ordres étaient exécutés et le misérable étendu sur le matelas et couché dans une chaude couverture de laine après avoir été débarrassé de ses hordes.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, si pâle qu'on pouvait le croire mort. On le frictionna, on le râma, et, quand il eut repris connaissance, on le fit manger et boire.

* * *

Maintenant qu'il avait bien chaud, le dos tourné à la flamme claire, il mangeait avec appétit, sans parler, ayant peut-être la crainte de perdre une bouchée, tandis que la maîtresse du logis le regardait avec commiseration.

En effet, en entendant cette voix merveilleuse, un désir m'était venu, un vrai désir de musicien, un désir ardent, insurmontable, de chanter avec elle !

Je ne suis pas un bien grand chanteur, tu le sais, mon ami ; vous le savez, maître Varrey. Je le sais mieux que vous. Mais enfin, un auteur chante toujours bien sa musique. Gounod n'avait qu'un filet de voix. Mais je me rappelle l'effet extraordinaire que produisait Gounod, quand Gounod chantait du Gounod.

J'aurais donné tout au monde pour accompagner Cécile au piano, pour chanter avec elle certains duos de mes partitions. Il me semblait que nos deux voix unies rapprochaient encore nos âmes.

Je le lui dis. Et je m'empressai d'ajouter qu'il ne s'agissait pas là d'une vaine curiosité ; ce sentiment était fort au-dessous de moi. Que je respectais son secret d'un respect infini, et que je me soumettais d'avance à sa réponse, quelle qu'elle fut.

Ceci parut la jeter dans une grande agitation.

— Vous m'embarrassez beaucoup, maître

— Vous marchiez sans doute depuis longtemps ? demanda-t-elle. Où allez-vous ?

Le visage du jeune homme se rembrunit.

— Je viens de loin, répondit-il, et je vais... à la grâce de Dieu ! répondit-il.

— C'est peut-être bien au bout du monde, alors, riposta Chantrie, et m'est avis, camarade, que vos souliers ne vous y suivront pas. Quoi que vous allez chercher ?

— Du travail.

— Quel est votre métier ?

— Quand on est gueux à mourir sur le chemin, on fait n'importe quel métier, pourvu qu'il soit honnête et permette de manger.

— Bien parlé, s'écria Chantrie. Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans depuis la Notre-Dame d'août. J'ai été réformé à cause qu'il me manque un doigt à la main gauche, voyez. C'est un coup de hache d'un maladroit qui m'a fait ça quand j'avais douze ans, mais je peux tout de même travailler comme un autre.

— Vingt et un ans, répéta la fermière ; juste l'âge qu'aurait notre pauvre Michel.

Cette coïncidence augmenta soudain son intérêt. Depuis la mort de son fils, qui datait de quatre ans, elle ne pouvait se consoler, la chère femme, mais, au fond, elle préférerait le savoir à jamais endormi que malheureux comme ce chemineau.

— Mais, reprit-elle, vos père et mère ignorent votre détresse ?

— Je n'ai plus personne, répondit-il tristement. Les temps sont durs et la vie est méchante...

Pendant qu'il parlait, la petite Annit, la fille des Chantrie, une blondinette de douze ans aux yeux bruns dorés, le regardait avec une compassion attristant soudain sa petite figure intelligente. Et voici que, s'approchant de son père, elle lui parla à l'oreille.

Il la repoussa doucement, regarda sa femme dont les yeux ne quittaient pas le pauvre hère, et tout à coup demanda à ce dernier s'il accepterait de rester à Chantrie — on appelait la ferme du nom des maîtres — en qualité de berger sous les ordres d'un ancien qui le mettrait au courant et qu'il pourraît remplacer plus tard.

S'il accepterait ? Dans sa surprise heureuse d'une si miraculeuse aubaine il ne trouva d'abord rien à répondre, mais il

trouva. Laissez-moi une nuit pour réfléchir. Demain je vous répondrai.

Et nous nous quittâmes là-dessus.

Le jour d'après, Mme Gautier me dit que ma demande avait beaucoup préoccupé Cécile. Elle n'en avait pas dormi de la nuit. Je lui avais causé à la fois, sans le savoir, un grand bonheur et un grand chagrin.

— Enfin elle s'est décidée. C'est bien peu raisonnable de sa part. Mais quand il s'agit de son art, il ne faut pas lui parler raison. Et ce n'est pas moi qui aurais jamais le courage de la contrarier en quoi que ce soit, la chère enfant. Donc, Cécile se fera une joie de chanter avec vous, monsieur, d'être accompagnée par vous. Mais elle y met une condition expresse, absolue, une condition pour laquelle elle supplie que vous ne demandiez pas d'explication. Elle se tiendra derrière vous, et vous me donnerez votre parole d'honnête homme que vous ne vous retournerez pas, tant que je ne vous en aurai pas prié. Ai-je votre parole ? Êtes-vous sûr de vous pour me la donner, assez fort pour la tenir ?

Je la lui donnai, et d'un accent qui lui

tendit la main au paysan, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Seulement, ajouta le bonhomme, il serait bon de me donner quelques renseignements sur vous...

Le front du cheminot se contracta de nouveau.

— Ne me demandez rien, répondit-il ; si vous ne pouvez me garder ne me connaissant pas et ne connaissant rien de moi, je continuerai mon chemin, mais si vous avez confiance en moi, je jure que vous n'aurez pas à le regretter.

Il avait des yeux francs regardant bien en face, une voix sympathique, et maître Chantrie, plein de pitié généreuse, ne revint pas sur son offre, aussi charitable que spontanée.

Alain Guedan, fort intelligent et plus instruit que ceux de sa condition, n'était pas un berger comme les autres, et maître Chantrie s'attacha promptement à lui, non seulement en raison de son caractère, mais en raison aussi des services qu'il lui rendait, plus encore en réglant certaines de ses affaires et en tenant ses écritures qu'en gardant son troupeau.

Cependant, et pour cette raison même, le fermier crut devoir, après quelques mois, lui conseiller de chercher une autre occupation, parce que, disait-il, il lui trouvait trop d'esprit pour garder les brebis.

Mais Alain se récria, affirmant qu'il lui suffisait d'être berger, et, se trouvant très heureux, le supplia de le garder.

— Puisque tu préfères ne pas nous quitter, lui répondit Chantrie, qu'il soit donc fait selon ton désir qui me rend bien aise, car, tu le sais, nous t'aimons tous ici. Si je t'ai parlé de la sorte, c'est que, vois-tu, camarade, de ne jamais te voir rire m'a fait penser que tu t'ennuyais avec nous. Pourquoi ne ris-tu jamais ?

— Parce que je n'en ai pas l'occasion.

— Mais aussi pourquoi ne la cherches-tu pas ? Travailier est bien, mais s'amuser quelquefois n'est pas mal, et quand les moutons sont à l'étable....

— Quand mes moutons sont à l'étable, répondit Alain, je préfère vous aider à une chose ou une autre. Je n'aime pas aller au cabaret.

— Pour ça, je n'ai qu'à t'en féliciter, riposta le paysan, mais tu pourrais aussi bien rire chez nous qu'ailleurs. Pourtant, puis-

prouva qu'elle et sa fille pouvaient être tranquilles.

J'entrai donc pour la première fois dans cette maison où je devais entrer si souvent depuis. Mme Gautier m'introduisit dans un coquet salon, un vrai salon d'artiste, dont un superbe piano à queue occupait la place d'honneur. Un orgue-harmonium, des partitions, de la musique sur tous les fauteuils, sur les tables, sur les chaises, partout où il en pouvait tenir. Une profusion de fleurs, dont l'atmosphère était parfumée. Ces fleurs-là, je savais d'où elles venaient.

Je remarquai, appendues au mur, quelques grandes couronnes en papier doré, fragiles trophées de théâtre, si chers au cœur de tous ceux et de toutes celles qui sont montés sur les planches, souvenirs ridicules pour le vulgaire, touchants et de grand prix pour le petit monde des initiés. Une très belle était drapée d'un crêpe mauve à travers lequel je crus distinguer le mot : *Adieu !*

(A suivre.)

que tu ne t'ennuies pas, je suis content ! ajouta-t-il en lui tendant la main.

Mais rien ne lui sortit de l'idée que son pâtre lui cachait quelque chose.

* * *

Le temps passa, les années succédèrent aux années, et Alain, à l'âge de vingt-sept ans, remplissait encore à la ferme les humbles fonctions de berger. Toujours plutôt attristé, parlant peu et ne riant jamais, il fuyait la compagnie des jeunes gens de son âge et se complaisait dans la solitude des champs et des clairières où il menait paître son troupeau.

Il adorait ses maîtres et s'était, pendant bien longtemps, ingénier à le leur prouver, non seulement par sa docilité et ses prévenances, mais par ses attentions pour la petite Annal, pour qui il confectionnait, pendant les heures qu'il passait au pacage, toutes sortes de jouets et de bibelots. Mais maintenant qu'elle était une grande et belle fille de dix-huit ans et qu'il ne pouvait plus travailler pour elle à ces riens charmants, il s'adonnait à la lecture et l'on ne rencontrait jamais cet étrange pâtre sans un livre à la main.

Etait-ce l'intérêt de ses bouquins qui le captivait ainsi ? mais rien n'était capable, quand il lisait, d'attirer son attention, rien, sinon le moindre mouvement de ses chiens ou le pas léger d'Annal, lorsque, par hasard, ayant à se rendre au village, elle passait près du pacage.

Alors il levait la tête, et, bien souvent ensuite oubliant de reprendre sa lecture interrompue pour suivre du regard, aussi loin qu'il le pouvait, sa fine silhouette et ses cheveux blonds poudrés de soleil.

* * *

— Mon maître, dit un matin Alain au fermier, il faut que je quitte Chanterie....

C'était si brusque, si inattendu, que le paysan crut avoir mal entendu, et, interloqué, se le fit répéter.

— Ah ! s'écria-t-il, je savais bien qu'un jour viendrait où tu te lasserais d'être berger chez nous. Pourquoi as-tu refusé lorsque je te proposais moi-même de partir ? Le sacrifice serait fait et non à faire.... Pourquoi veux-tu partir, maintenant ?

Le berger secoua la tête et soupira, ce qui n'était pas une réponse.

— Ne me questionnez pas, mon maître, dit-il après une pause, mais tenez pour certain que la raison est bonne et que vous quitter me désole.

— Allons ! reprit Chanterie, tu portes en toi un secret que tu ne veux pas avouer. Mais c'est ton droit et je t'en considère pas moins comme un garçon honnête et dévoué.

— Ah ! fit Alain en lui prenant les mains, si vous saviez comme vous me faites de joie !

— Ce n'est que paroles justes. Tu es un bon et fidèle serviteur dont le départ nous chagrainera tous.

Ce jour-là, le berger ne songea pas à lire et revint du pacage plus tôt que de coutume.

Vers les neuf heures, au moment où l'on allait se coucher, maître Chanterie annonça devant lui à sa femme et à sa fille le prochain départ d'Alain, avec l'espoir que, peut-être, il leur donnerait le motif de sa décision, mais il s'abstint encore, les priant de ne pas insister quand elles le lui demanderaient.

— Je pars parce qu'il le faut, répéta-t-il avec une émotion aussi mal contenue que celle d'Annal, subitement devenue très pâle,

mais je vous garderai toute ma vie ma reconnaissance et mon amitié.

(A suivre.)

Il n'y a plus de distances

De Londres à Téhéran en deux minutes ! Il ne s'agit pas d'un transport de voyageurs, mais du transport d'un message télégraphique ; le contraste entre la distance et la durée du voyage n'en est pas moins merveilleux.

Grâce aux dispositions prises par une grande Compagnie télégraphique anglaise, la *Indo-European Telegraph Co*, un journal de Londres a pu expédier un message qui parvenait à Téhéran deux minutes plus tard en empruntant l'itinéraire suivant, sans relais, et par conséquent sans transmission.

Le message suivit d'abord la ligne terrestre de Londres à Lowestoft, puis le câble-sous-marin de la mer du Nord jusqu'à Emden. Passant successivement par Berlin, Varsovie, Rovna et Odessa, il traversait plusieurs chaînes de montagnes et deux déserts avant d'aboutir à l'appareil récepteur de Téhéran.

La Compagnie affirme qu'elle a fait mieux. Elle aurait, en effet, transmis à Bombay en une minute les résultats d'une course qui venait de se disputer à Londres !

Ainsi vole la pensée humaine !

Nos personnalités ne sont d'ailleurs pas beaucoup plus mal partagées en ce qui concerne la course à travers l'espace.

Voici une nouvelle récente qui intéressera surtout les *globe-trotters*.

Les voyageurs qu'affecte le mal de mer apprendront avec joie qu'il sera bientôt possible de faire la traversée de l'Atlantique en trois jours et demi, — le temps de faire connaissance avec sa cabine et encore !

Les deux points terminus de la nouvelle ligne seront Killeary, sur la côte occidentale de l'Irlande, et Green-Bay, sur la côte orientale de Terre-Neuve. De ce dernier point, les passagers venant d'Europe pourront se rendre à Gaspé (Canada), d'où des lignes de chemin de fer les emmèneront sur New-York, Chicago et les autres villes des Etats-Unis.

Jamais contents, les hommes, les Américains surtout, rêvent maintenant de transmettre la musique à travers l'espace.

On annonce, en effet, que le docteur américain de Forest, dont l'ouvrage sur la télégraphie sans fil est bien connu, fait des expériences dans le but de trouver une méthode permettant de transmettre la musique dans l'espace sans l'aide de fils.

Puissent ces promenades de mélodies au-dessus des frontières adoucir les mœurs et nous valoir un concert international d'une parfaite harmonie.

Maladies et parasites des arbres fruitiers

Des expériences ont été faites pour combattre les nombreuses maladies cryptogamiques ; les résultats ont été très satisfaisants ; voici ces expériences :

Maladie des essences fruitières à pépins

• *Le chancre* : — Cette maladie attaque tous les arbres fruitiers en général et est

occasionnée par un champignon connu sous le nom de „ *nectria ditissima* “

• *Remède* : Lorsque la branche atteinte par le chancre n'est pas très forte, il suffit de la supprimer au-dessous de la partie malade, sur un bon osier ou rameau favorablement placé pour reconstituer la branche charpentière. Dans le cas contraire, il faut avec un outil bien tranchant, enlever à vif la partie malade, ensuite frotter la plaie avec de l'oseille, puis recouvrir d'un mastic quelconque. Ce procédé m'a toujours réussi, car l'oseille cautérise la plaie et le mastic facilite la cicatrisation en empêchant l'action du soleil et des intempéries.

• *La tavelure* : — Cette maladie attaque le poirier et le pommier et est encore occasionnée par un champignon, le „ *fusicladium pyrinum* „ pour le poirier et le „ *fusicladium dentriticum* „ pour le pommier.

• *Remède* : Employer en aspersion la bouillie bordelaise ou le sulfate de cuivre en solution simple qui quelquefois suffit à arrêter le développement de ce champignon. Trois applications sont nécessaires aux doses de 2, 4 et 6 grammes de sulfate de fer par litre d'eau, dont une première application en mars-avril et les deux autres pendant la période d'accroissement des fruits.

Enfin, pendant le repos de la végétation, c'est-à-dire de novembre à mars, pratiquer le badigeonnage ou nettoyage des arbres au lysol aux doses de 30 grammes par litre d'eau pour les arbres âgés, et généralement plus atteints.

• *Rouille des feuilles du poirier* : — Cette maladie attaque plus particulièrement le poirier et est encore un champignon produit par la sabine et le genévrier et connu sous le nom de „ *gymnosporangium sabinæ* „.

• *Remède* : Malheureusement on ne connaît aucun remède absolument efficace contre ce champignon, si ce n'est d'enlever la cause du mal, c'est-à-dire détruire les saines et genévières du voisinage, mais c'est là un remède qui présente certainement des difficultés.

Lorsque les poiriers ne sont que faiblement atteints, il suffit de couper les feuilles tachées par ce champignon et les brûler.

• *Jaunisse ou chlorose* : — Cette maladie peut être occasionnée soit par l'état de sécheresse du sol, ou encore la mauvaise composition du sol ou sous-sol et est la conséquence de l'épuisement.

• *Remède* : 1° Si la maladie est due à l'état de sécheresse du sol, il suffit de donner quelques arrosages et bassinages avec une solution de 1 à 2 grammes de sulfate de fer par litre d'eau.

2° Si la maladie a pour cause la mauvaise composition du sol, on peut y remédier soit par la transplantation si les arbres ne sont pas trop âgés, soit par une bonne fumure de printemps, ou l'emploi d'engrais liquides. Le purin ou jus de fumier étendu de son volume d'eau dans lequel on fait dissoudre une solution de 2 grammes de sulfate de fer par litre d'eau est appliquée en arrosages.

Principaux insectes nuisibles

Le „ *puceron lanigère* „ ou blanc du pommier. Redoutable ennemi des pommiers malheureusement trop connu de tous et surnommé à juste raison le phylloxera du pommier.

• *Destruction* : On conseille contre ce fléau une multitude d'insecticides plus ou moins efficaces qu'il me serait trop long d'énumérer ; voici une recette qui m'a donné